

Actualité d'Étienne Parent

Robert Major

Volume 20, numéro 1 (58), automne 1994

Saint-Denys Garneau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201147ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201147ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, R. (1994). Actualité d'Étienne Parent. *Voix et Images*, 20(1), 189–196.
<https://doi.org/10.7202/201147ar>

Essai

Actualité d'Étienne Parent

Robert Major, Université d'Ottawa

La critique française disait autrefois d'André Gide, très peu de temps après sa mort, qu'il était devenu le plus inactuel des grands écrivains français. Lui qui, peu avant, avait été pour Malraux le contemporain capital et pour Sartre un maître à penser, cessait d'intéresser ou carrément ennuyait. La dépouille sitôt refroidie, on s'était mis à l'enterrer proprement.

Gide, on le sait, n'est pas devenu plus actuel depuis, s'éloignant plutôt de nous à une vitesse remarquable, devenant de plus en plus étranger à notre sensibilité contemporaine. Celle-ci, en effet, est peu encline — peut-être à tort — aux scrupules moraux qu'on associe volontiers au puritanisme dépassé des pasteurs presbytériens du siècle dernier; et elle est plutôt réfractaire aux minauderies et aux petits accès de révolte des grands bourgeois choyés.

Dure réalité des destins littéraires, que l'exemple de Gide illustre bien. La plupart des écrivains meurent au moins deux fois: comme hommes et comme écrivains, la mort physique quelquefois précédant miséricordieusement l'autre, mais pas toujours. Celle-ci, sournoisement, intervient quand l'écrivain cesse d'être lu et disparaît à toute fin utile de la mémoire collective, pour n'être que momie dans ces catacombes modernes ou ces reposoirs laïques que sont les bibliothèques.

Certes, la mort de l'écrivain n'est peut-être que mort fictive, ainsi qu'il convient à un auteur. Une mort-de-papier, comme on dit d'un personnage romanesque qu'il est un être-de-papier. Autant de morts fictives qui préparent et permettent de belles résurrections, lorsqu'une

nouvelle génération « redécouvre » l'écrivain, lorsqu'un nouveau lecteur s'approprié ses pages pour les faire revivre, pour s'y lover et y vivre. Comment prévoir le destin surprenant des écrivains et le nombre de leurs avatars? Quelques-uns se sont même fait une spécialité des résurrections foudroyantes ou discrètes, ou encore des métamorphoses étonnantes.

Témoin Étienne Parent. Dans notre littérature, je ne connais pas d'auteur qui ait été ramené à la vie aussi souvent que lui. Est-ce parce qu'il est de santé (littéraire) délicate, souffreteux, perpétuellement moribond? Ce serait un beau paradoxe, lui qui dans la vie était d'une robustesse physique notable, capable — comme le bon paysan de souche qu'il était — d'abattre une besogne qui en aurait tué de moins vigoureux que lui : un Balzac de l'essai.

Et pourtant, à intervalles réguliers, on se croit tenu de le ramener à la vie, comme un pauvre Lazare qui risquerait de disparaître à tout jamais si quelque Marthe ou Marie ne le rappelait pas à notre bon souvenir. Publiant, en 1974, et fort opportunément, un recueil des textes et une biographie d'Étienne Parent, Jean-Charles Falardeau ambitionnait « de redonner relief à une grande tête de proue de notre XIX^e siècle, Étienne Parent, auquel on ne semble pas avoir porté, jusqu'à maintenant, suffisamment d'attention¹ ». Dix ans plus tard, Laurent Mailhot constatait le même silence et le même désintérêt pour cet auteur marquant². Plus récemment, votre chroniqueur y allait aussi de ses regrets³. En 1971, Gérard Parizeau avait vu en Étienne Parent un écrivain et un penseur à redécouvrir⁴; déjà en 1939, on reconnaissait en lui un théoricien de la nation canadienne-française, insuffisamment pratiqué et scandaleusement ignoré⁵. Je ne serais pas surpris que M^{gr} Camille Roy ait noté la même chose au début du siècle! Chacun, en somme, et depuis des années, semble tenir pour acquis qu'Étienne Parent n'est pas lu et qu'il faut le dépoussiérer; ou, plus exactement, pour m'en tenir à la logique de la métaphore sépulcrale, qu'il faut le démailloter. Ainsi en va-t-il du destin littéraire singulier d'Étienne Parent.

Mais peut-être celui-ci connaîtra-t-il bientôt son heure, car je constate que le rythme des résurrections s'accélère. Dernière en date, celle effectuée par Gérard Bergeron, dans son livre *Lire Étienne Parent. Notre premier intellectuel (1802-1874)*⁶. On ne sera pas étonné de constater que ce livre aussi commence par la question obligée: « pourquoi Parent est-il autant inconnu des générations intellectuelles et politisées d'aujourd'hui » (p. x), alors que ses écrits auraient dû « lui valoir une première place, et même unique, dans notre histoire intellectuelle » (p. ix). Ne désespérons pas: à force d'être ressuscité,

Étienne Parent en viendra sans doute bientôt à occuper une niche permanente dans notre conscience littéraire! Et on pourra finalement, comme le souhaite Gérard Bergeron, l'honorer par quelque nom de rue ou d'école et l'une ou l'autre plaque commémorative.

Mais si on commençait d'abord par le lire?

*

**

Étienne Parent a écrit pendant une période particulièrement difficile de notre histoire. D'une insigne précocité, il devient, à vingt ans (en 1822), le rédacteur du plus influent des journaux de l'époque, *Le Canadien*. Il sera à la barre pendant les années qui précèdent et suivent l'insurrection de 1837-1838, définissant les enjeux, traitant d'égal à égal avec les tribuns politiques (Papineau) et le pouvoir politique britannique, croisant le fer avec les suppôts du pouvoir, signant des analyses d'une rare intelligence et d'une sagesse remarquable, qualités d'autant plus notables qu'il écrivait dans le feu de l'action, sans recul, pendant des années de turbulence extrême. La force de sa plume et la crainte de son influence lui vaudront d'être emprisonné en 1838-1839, pendant la répression consécutive à l'insurrection, même s'il s'était clairement désolidarisé des Patriotes pendant les derniers mois précédant l'éclatement, et même s'il avait sévèrement mis en garde ses compatriotes contre les dangers d'une lutte armée dont l'issue catastrophique était certaine. Qu'à cela ne tienne! À l'époque — mais on a vu l'équivalent depuis, ne l'oublions pas, car le pouvoir aime bien frapper les artistes et les écrivains — il suffit d'écrire avec intelligence et fermeté pour être accusé d'«exciter à la rebellion».

La révolte écrasée et le Bas-Canada uni de force à la colonie voisine dans le dessein avoué d'assimiler les «Canadiens», Parent cherche à sauver les meubles, par ses articles d'éditorialiste jusqu'en 1842, puis par une série d'essais incisifs livrés sous forme de conférences publiques entre 1845 et 1852. Il prononcera sa dernière conférence en 1868, au lendemain de l'acte confédératif, mais à toute fin utile il avait cessé d'écrire en 1852, accaparé par des tâches sans doute essentielles mais combien discrètes de haut-fonctionnaire.

Pendant trente ans, néanmoins, il aura été le commentateur le plus percutant de notre destin collectif et un authentique penseur de notre réalité nord-américaine, de la trempe de François-Xavier Garneau, dont il était l'ami et dont il a favorisé les recherches. Ses contemporains l'appelaient le Victor Cousin de l'Amérique et le Nestor de

la presse, et on a continué, depuis, de le gratifier de tous les titres : le directeur de conscience nationale et l'âme pensante de l'élite canadienne de la ville de Québec (Cadieux et Tremblay), le pendant de Tocqueville et de Raymond Aron (Mailhot), le prophète (Falardeau), l'homme de l'intelligence, du jugement et du bon sens (Parizeau), notre premier intellectuel (Bergeron). Titres mérités et éloges dus, car Étienne Parent est indéniablement l'un des grands écrivains de notre XIX^e siècle, un des fondateurs de notre littérature, le premier de nos essayistes et l'un des plus importants.

Ainsi figure-t-il en bonne place dans toutes les histoires littéraires ; on traite de son influence dans l'ensemble des études sur l'histoire du Canada, et dans la plupart qui portent sur les sciences sociales, puisqu'il est « philosophe, juriste, polémiste, sociologue ou politicologue avant la lettre⁷ ». Mais à le placer ainsi au Panthéon de nos lettres, peut-être se dispense-t-on de l'approcher. Sur son piédestal, il est bien isolé : on le vénère de loin, et on ne le lit guère⁸. Cela tient en partie à la dispersion de son œuvre, comme le signale très justement Gérard Bergeron. En partie aussi à la réputation qu'on lui a faite d'être un écrivain assez lourd, dont la prose substantielle est chargée de procédés rhétoriques surannés. En plus de traiter de sujets terriblement sérieux (la situation politique, la liberté de la presse, l'avenir de la nation, l'enseignement), il le ferait en n'évitant pas toujours l'emphase et la grandiloquence. C'est du moins ce qu'ont répété de nombreux critiques. Ainsi, même Gérard Bergeron se sent-il autorisé à poser la question : « Quelle était la qualité du « style » d'Étienne Parent, à supposer qu'il en eût un ? » (p. xiv). Question pour le moins paradoxale, amusante même, comme d'ailleurs le jugement sur les « constructions vicieuses, erreurs orthographiques », etc. dans les écrits d'Étienne Parent. Un lecteur de Gérard Bergeron, même bienveillant, et qui a peiné sur la prose souvent maladroite et remarquablement lourde de ce dernier, arrive difficilement à cacher son étonnement, sinon son agacement. Question de paille et de poutre.

D'ailleurs, si on veut faire lire l'œuvre de notre premier intellectuel, sans doute ne faudrait-il pas brandir des épouvantails de la sorte. Cela n'est guère propice à lui attirer des lecteurs ! Et d'autant plus que ce rabâchage est à la fois faux et injuste. On me permettra de reprendre ici ce que j'ai déjà écrit par ailleurs, justement sur cette question du style d'Étienne Parent⁹. Avec un goût très sûr, il a su éviter les effets de mode et s'exprimer avec vivacité et rigueur sur des sujets quelquefois arides, mais le plus souvent susceptibles d'entraîner tous les débordements rhétoriques. Sa prose peut sembler quelque peu pondéreuse pour un lecteur d'aujourd'hui, mais à la pratiquer on

s'aperçoit rapidement qu'elle est d'une remarquable souplesse, d'une précision étonnante et d'un goût remarquable. Et le lecteur s'étonne que dans un milieu plutôt mal loti et un contexte peu enclin à la réflexion sereine, un écrivain, bousculé par la presse des occupations multiples, mêlé à tous les événements et quelquefois broyé par eux, ait pu atteindre une telle hauteur de souveraine intelligence. Étonnement tout naïf, cela va de soi, puisqu'il est révélateur de notre ignorance suffisante de ce XIX^e siècle et de la profondeur des préjugés dont la tradition critique l'accable.

La prose d'Étienne Parent est vive, incisive, vibrante dans les articles du *Canadien*, plus ample et éloquente dans les conférences publiques. Mais elle se met toujours au service d'une pensée rigoureuse, d'une fermeté remarquable. L'homme avait des principes et des idées, et il n'en dérogeait pas. Dès son article du 1^{er} janvier 1823, par exemple, répondant aux *British Montrealers* qui voulaient noyer les Canadiens dans un projet d'union, l'indignation fuse : «Voilà ce qui s'appelle un acte d'accusation contre tout un peuple pour avoir été engendré par ses pères, conçu et élevé par ses mères¹⁰». Et quinze ans plus tard, s'opposant aux plans d'anglicisation de Durham, la même passion difficilement contenue s'exprime dans des phrases d'une redoutable et amère ironie :

Dans le siècle où nous sommes, siècle de publicité et d'opinion, lorsqu'on veut écraser un peuple on ne procède pas aussi sommairement qu'on le faisait dans le temps de jadis. Il faut aujourd'hui passer par certains préliminaires, il faut se créer une raison, un prétexte, et le procédé le plus ordinaire, comme le plus facile, c'est d'exaspérer une population, de la pousser à quelques excès. On est prêt, et les rigueurs ne se font pas attendre ; ces rigueurs provoquent de nouveaux excès ; qui sont immédiatement suivis de nouvelles et plus terribles rigueurs. Et l'on fait marcher ainsi les gouvernements de rigueurs en rigueurs, et les peuples d'excès en excès, jusqu'à ce qu'une réconciliation soit devenue impossible. C'est alors que les vrais conspirateurs, les vrais auteurs de tous les troubles, atteignent leur but, et qu'on «balaie un peuple de la surface du globe.» C'est ainsi que les Russes ont fait tout récemment en Pologne, et nous voudrions éviter à l'Angleterre l'honneur peu enviable de voir son nom associé à celui de l'Autocrate du Nord. Voilà tout notre crime. Il est grand, nous l'avouons, aux yeux de ceux qui complottent l'anéantissement du peuple canadien ; c'est vouloir leur ravir une proie qu'ils convoient depuis un demi-siècle¹¹.

Deux jours plus tard, Étienne Parent se retrouvera en prison et ses quatre mois d'emprisonnement le priveront de son ouïe.

Les conférences sont d'une autre nature. Elles embrassent des sujets plus larges, plus généraux, quasi philosophiques. Elles ont

surtout d'autres prémisses. Elles s'interrogent sur les moyens à prendre pour assurer un avenir prospère, heureux, à la collectivité. Les Canadiens, en effet, semblent avoir sinon tourné à leur avantage, du moins désamorcé l'acte d'union; dans l'esprit de Parent, la lutte politique pour les libertés fondamentales a désormais moins d'importance que la réflexion sur l'épanouissement moral et matériel de la nation. Ces conférences proposent donc une ample réflexion sur une américanité francophone originale et les conditions de sa réussite. Réflexion marquée par son époque, certes, et empreinte de providentialisme et de paternalisme, mais néanmoins profondément originale. Parent s'y révèle un précurseur prophétique (par ses idées sur l'industrie, le commerce, l'économie politique, le travail, l'éducation, la hiérarchie sociale) et un penseur intrépide (par sa position sur la séparation de l'Église et de l'État). Prononcées devant un public d'élite (la jeunesse montréalaise ou québécoise), reproduites dans plusieurs journaux (*Le Canadien*, *La Minerve*, les *Mélanges religieux*, *Le Journal de Québec*), publiées le *Répertoire national* de Huston dès 1848 puis en volume en 1850, en 1863, en 1878¹², elles s'adressent à l'ensemble du peuple canadien-français, lui proposant un programme précis et articulé pour le présent et l'avenir de la nation. En cet automne d'élections québécoises, quasi référendaires, à l'aube d'un sempiternel débat constitutionnel où le destin du Québec sera sur toutes les lèvres, les conférences de Parent sont d'une troublante actualité.

Le livre de Gérard Bergeron incitera-t-il à relire l'œuvre du journaliste et du conférencier? Son beau titre pourrait le laisser croire (et espérer), mais cela est douteux. Son livre n'est ni une étude, ni un essai, ni une analyse, mais une «lecture accompagnée» de l'œuvre selon ce qu'il appelle un «ordonnancement [sic] présentation-textes-commentaires assez particulier [sic]» (p. xiii). Pas si particulier, en vérité. On appelait cela, autrefois, de la paraphrase. Gérard Bergeron se targue d'avoir «laissé aux expressions textuelles de [la pensée de Parent] la moitié de la superficie des pages» (p. 292) et donc de nous livrer du «deux dans un: autant de texte, objet d'analyse, que de critique elle-même» (p. xiv). Voire. Le commentaire noie, dilue, disloque le texte et lui coupe constamment les ailes, et «l'ordonnancement» est plutôt pénible à lire. Il aurait mieux valu, je crois, laisser toute la place à Parent. Ce qui nous manque, en effet, c'est une édition des textes de Parent. Ou, à défaut, une réédition de l'excellent recueil de Falardeau, dont les commentaires sobres et pertinents et la présentation soignée donnent vraiment le goût de relire.

Robert Charbonneau faisait dire à un de ses personnages d'*Ils posséderont la terre*: «Il est dur, sans transition, de faire un intellectuel d'un fils de paysan.» Jugement impitoyable sur notre réalité intellectuelle, la plupart des écrivains québécois étant très près de leurs racines terriennes. Et cela est d'autant plus vrai de notre XIX^e siècle: Parent, par exemple, nouveau Cincinnatus selon le témoignage de son gendre Benjamin Sulte, aurait délaissé les mancherons de sa charrue pour prendre la barre du *Canadien*, lorsqu'on est venu le chercher dans les champs de son père.

On sait que les exemples historiques qui contredisent Charbonneau sont nombreux. Et pas seulement dans le milieu québécois. Sartre, par exemple, se plaisait à signaler la puissance spéculative des fils de la terre:

J'ai connu, à l'École Normale, beaucoup de ces fils de paysans que leur intelligence exceptionnelle avait arrachés à la terre. Ils avaient d'énormes silences terriens dont ils sortaient tout à coup pour disserter sur les sujets les plus abstraits, soutenant, comme le Socrate des *Nuées*, tour à tour le pour et le contre, avec une égale virtuosité et un pédantisme qui s'amusaient de lui-même. Et puis ils retombaient dans le silence¹³.

Tel me semble Étienne Parent. Légataire d'une lignée de paysans qui, pendant des générations, ont engrangé une énorme richesse de pensée spéculative et qui lui ont laissé en héritage, à la fois une intelligence exceptionnelle et une capacité de travail quasi légendaire. Le cours des événements, toutefois, a fait en sorte qu'il n'a pu choisir le silence ni, d'ailleurs, s'amuser aux joutes intellectuelles pédantesques. Répondant à l'appel de ses compatriotes, il a été leur porte-parole privilégié, leur sage conseiller, leur pédagogue désintéressé. Notre premier intellectuel, profondément engagé.

1. Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent 1802-1874. À l'occasion du centenaire de sa mort*, biographie, textes et bibliographie présentés par Jean-Charles Falardeau, Montréal, La Presse, 1975, p. 8.
2. Laurent Mailhot, «Essais (littéraires) au XIX^e siècle», René Dionne (dir.), *Le Québécois et sa littérature*, Sherbrooke, Naaman, 1984, p. 269.
3. Robert Major, «Étienne Parent, utopiste», Yolande Grisé et Robert Major (dir.), *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 188.
4. Gérard Parizeau, «Étienne Parent ou le sens des réalités (1802-1874)», *Assurances*, n° 3, octobre 1971, p. 45-100.
5. Marcel Cadieux et Paul Tremblay, «Étienne Parent, un théoricien de notre nationalisme», *L'Action nationale*, vol. XIII, n° 3, mars 1939, p. 203-217; n° 4, avril 1939, p. 307-318.
6. Gérard Bergeron, *Lire Étienne Parent. Notre premier intellectuel (1802-1874)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1994, 300 p.
7. Jean-Charles Falardeau, *op. cit.*, p. 19.

8. On le lit tout de même davantage que Gérard Bergeron ne suppose. Celui-ci affirme : « Nous attestons, pour notre part, que les éléments bibliographiques relatifs à l'œuvre d'Étienne Parent depuis 1985 sont également très rares. » (p. 295). Mais comme il semble ignorer les études importantes de Parizeau, Cadieux et Tremblay, Mailhot, et la plupart des histoires littéraires pour la période qui précède 1985 ; et tout autant les études depuis 1985, soit consacrées à Étienne Parent (Robert Major, « Étienne Parent, utopiste ») ou qui lui font une large part (Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir*, Presses de l'Université Laval, 1991, *passim*), sans doute faudrait-il accueillir avec quelques réserves son attestation.
9. Robert Major, « Étienne Parent, utopiste », *loc. cit.*, p. 189.
10. Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent 1802-1874*, *op. cit.*, p. 47.
11. *Ibid.*, p. 94. Nous respectons l'orthographe du texte original.
12. Curieusement, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome I, ne parle que des cinq conférences prononcées devant l'Institut canadien de Montréal, et ne semble connaître que l'édition en volume de 1850, présentant ainsi une vue tronquée de l'œuvre de Parent. Cela non plus n'est guère propice à lui assurer des lecteurs.
13. Jean-Paul Sartre, *Situations, I. Essais critiques*, Paris, Gallimard, 1947, p. 181.